

L'AUTRE RIVE DU TORRENT

DES LAMBEAUX DE BROUILLARD STAGNENT encore au-delà de la faille rocheuse, alors que les premiers rayons de soleil effleurent déjà la cime des arbres de ce côté-ci. Soudain, tel un filet de fumée, la brume monte au ciel et se fond dans les nuages, les métamorphosant en gigantesques boules de coton. Le paysage se transforme, fantastique. La nature semble une vaste scène de théâtre qu'envahiraient les fumées et la neige artificielle produites par des engins modernes.

Ce n'est pas un théâtre, c'est le baigne, pense Thanh, amer.

Bruit de clé, raclement de la porte en tôle sur le sol de ciment.

Hurllement du chef de salle :

– Debout, livraison du petit-déjeuner !

Quelqu'un tape sur l'épaule de Thanh :

– Dépêche-toi, sinon tu vas recevoir le seau de merde sur la tête !

– Merci, j'y vais !

– Arrête d'être poli ! Ça m'énerve ! rétorque Cu Den, le faisant pouffer de rire.

Le chef de salle se tient devant la porte, face au cantinier. Entre eux deux, sur le sol, un grand panier de racines de manioc cuites. Les détenus, agglutinés derrière le chef de

salle, attendent leur pitance. C'est dimanche, ils ne travaillent pas et reçoivent hélas un petit-déjeuner en conséquence, moins calorique, au lieu du mélange de riz et de maïs quotidien.

« Vous avez droit à un bol de riz avec du maïs les jours de travail. Quand vous êtes au repos, vous n'avez pas besoin d'autant de calories. »

C'est la règle édictée par le lieutenant-colonel médecin du bain. Moins gradé que le directeur du lieu, il exerce le pouvoir quotidien avec plus de perversité. Les détenus le surnomment « Gueule d'hippopotame » à cause de sa tête en forme de grosse papaye, le front bas, minuscule et les mâchoires énormes.

Les quatre-vingts prisonniers s'alignent. Cu Den est derrière Thanh, qui sent son souffle dans ses cheveux. Le bras de son ami, quand il le tend pour se faire servir, frotte légèrement le sien. Sensation familière, amicale...

Cu Den intervient lorsque Thanh reçoit sa part :

– Tu lui as donné le bout d'une racine, donne-lui cet autre morceau, là, en plus, fait-il avec un geste du doigt.

Le chef de salle s'exécute sans lever les yeux. Thanh retourne à sa place, à côté de la petite ouverture dans le mur qui donne sur l'autre paroi de la faille rocheuse. Tout en mangeant, il regarde flotter les lambeaux de brume. Les rayons du soleil, encore faibles, ne réchauffent pas l'atmosphère. L'humidité monte de la rivière au fond du vallon, épaississant les nuages cotonneux.

Cu Den lui donne un coup de coude dans le dos :

– Qu'est-ce qui t'obsède ? Pourquoi fixes-tu cette montagne, printemps comme hiver ?

– Si je ne regarde pas dehors, je dois regarder dedans, alors ?

– Tu n'aimes pas les humains ? Tu préfères la nature ? De toute manière, c'est avec les hommes que tu es obligé de vivre.

– Tu n'as jamais entendu parler des ermites ?

– Non, qu'est-ce que c'est ?

– Ce sont des gens qui fuient la société humaine, parce qu'ils en ont assez, ou qu'ils la redoutent. Ils choisissent de vivre dans des endroits inaccessibles, en haut d'une montagne, dans une grotte, dans le désert ou au fin fond de la jungle.

– Ah ? Première fois que j'en entends parler. Dans mon village, l'endroit le plus isolé est la pagode sur une colline, à deux kilomètres des habitations. Deux kilomètres, ce n'est rien, on y est en un clin d'œil. Quand j'étais gamin, j'allais souvent y voler des fruits. Le verger était si vaste : des goyaviers, des longaniers, des jaquiers, des pamplemoussiers de toutes sortes ! Et pour tout surveiller, il n'y avait qu'un vénérable et un vieux moine.

Fixant le visage rugueux de Cu Den, Thanh sourit :

– Je disais ça comme ça ! Les ermites, c'est bon pour les romans de cape et d'épée ou les contes de fées. Nous ici, nous n'avons pas le droit de vivre avec ces fantasmes.

– Conneries ! rétorque Cu Den qui se met à rire aux larmes, faisant se retourner les autres détenus.

Après quoi il déclare, très satisfait de lui :

– Oui, conneries ! Effectivement, nous sommes en taule, et quelle taule ! Les travaux forcés ! Notre vie est une interminable coulée de merde. Pourtant, si on se trouve bien à plaindre quand on regarde vers le haut, quand on regarde en dessous de nous, ma foi, on en voit qui barbotent encore plus profondément dans le gouffre, de plus misérables que nous !

– En effet.

Silence. Les deux hommes pensent simultanément à une femme : Pham thi Lan. Une jeune femme de vingt-sept ans, condamnée à mort. Son exécution est pour bientôt. Ils le savent depuis deux semaines et, dans le baigne, on ne parle plus que de ça.

– C'est pour quand ? demande Thanh après un long silence.

– J'ai entendu dire : lundi.

– Lundi ? Mais c'est demain ! Pourquoi si vite ?

– Tu crois qu'on peut multiplier à l'infini les repas spéciaux ? dit Cu Den avec un regard indulgent. Petit chiot, va ! Tu resteras toujours un gosse qui n'a qu'une envie, se blottir dans les jupes de sa mère. Ici, il n'y a qu'un unique « dernier repas » ! Comme c'est une femme, elle a droit à un repas supplémentaire aujourd'hui. C'est déjà pas mal !

– Pourtant, il me semble que les condamnés à mort ont droit à trois jours de repas spéciaux avant leur exécution.

– Sans doute dans les autres taules. Ici, avec Gueule d'hippo, il ne faut pas rêver. Mais bon, je te laisse à tes méditations. Je vais chercher à boire. Ils ont mis trop de sel dans le manioc aujourd'hui !

Cu Den s'éloigne en direction des autres détenus. Thanh reste devant la petite fenêtre, une ouverture carrée de trente centimètres de côté, fermée par deux barreaux de fer en croix. Le mur extérieur comporte quatre « fenêtres » de même taille, à environ cinquante centimètres du sol, situées à égale distance les unes des autres. Les détenus peuvent y venir respirer et admirer le paysage. Aucun espoir de s'évader, en revanche. Le bâtiment carcéral, en bordure d'une faille rocheuse, a été construit selon les plans d'une architecture semi-enterrée. Les murs sont en gros moellons

et en ciment. Dépassant de terre d'un mètre vingt, ils pénètrent dans le sol à une profondeur d'un mètre environ. La première section est large de quatre mètres, juste assez pour aligner deux rangées de planches servant de lits à même le sol, séparées par un passage. Ce dernier mène aux latrines et aux douches installées en plein milieu, délimitant ainsi cette première salle, dite « extérieure », du bâtiment carcéral. Ensuite vient la deuxième salle, dite « intérieure », où s'entassent le même nombre de prisonniers dans un espace équivalent en surface, mais beaucoup plus sombre et étouffant. Le mur du fond est directement taillé dans la roche et le mur latéral comporte quatre ouvertures donnant sur la paroi rocheuse d'en face, vertigineusement haute, distante de deux doigts. Autant dire que les détenus de cette section-là ne voient pas un rayon de soleil, ne peuvent apercevoir le moindre nuage ni la moindre petite feuille verte. Thanh est reconnaissant au destin de l'avoir placé dans la partie extérieure. Malgré une vie désormais consignée dans l'obscurité, aussi interminable qu'une canalisation d'égouts, les détenus de la salle extérieure restent néanmoins plus proches de la sortie, à l'opposé du sinistre mur creusé dans la roche du fond. De plus, ils entrevoient quelques rayons de soleil à travers les quatre « fenêtres ». Leur mur donne sur un vide conséquent, surplombant un grand vallon creusé par une rivière qui descend de l'est et se brise sur la paroi rocheuse pour se tordre comme un hameçon, en une courbe pittoresque. C'est une rivière au débit important, dont on entend l'eau couler même pendant la saison sèche. Pendant la saison des pluies, elle se transforme en torrent impétueux et bruyant. Mais surtout, le dimanche matin comme aujourd'hui, on peut contempler la brume qui s'élève du fond de ce ravin.